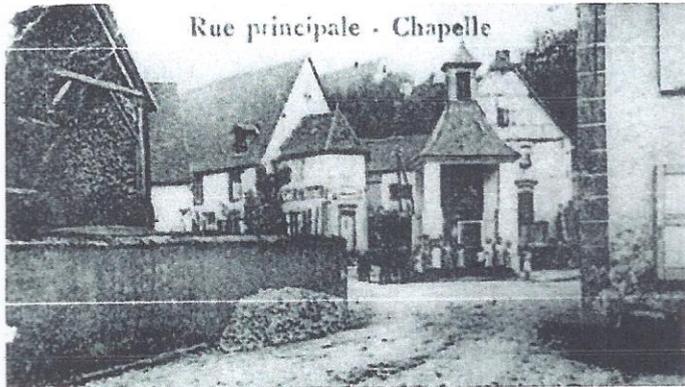


EVACUATION DE WALDHOUSE

Comme nous l'avons écrit dans l'édition du bulletin municipal de mai dernier, voici l'exode des habitants de Waldhouse, commune voisine de Walschbronn, raconté à travers du récit d'une famille arrivée sur la commune de Mesnac.

60^e ANNIVERSAIRE DE L'EVACUATION DE WALDHOUSE (1^{re} partie)

L'avenir ne peut se construire en ignorant le passé. Il nous appartient donc à nous générations présentes de transmettre aux générations futures l'histoire du passé. A l'aide des quelques témoignages vivants subsistants, et à l'occasion de ce 60^e anniversaire, nous voulons enrichir la mémoire collective locale de ces événements du 1^{er} septembre 1939 et des jours suivants. Nous remercions toutes celles et tous ceux qui ont témoigné et mis à disposition des documents photographiques. Nous demandons l'indulgence du lecteur pour ce récit qui est forcément incomplet.



Ce document a été réalisé à partir des témoignages de :

Marie Henrich, Frieda Roth, Emilie Wetzka, Hélène Martini, Léonie Bieler, Albertine Staub, Marie Vogel, Juliette Martini, Anne Maschino, Augusta Martini, Rose Huther, Florent Megel, Rose Jung, Camille Conrad, Rose Attonaty, Rose Wurtz, Marcel Kirsch, Marie Ziehl, Bernadette Sahling, Astride Guillevin, Jules Laberheim

Les textes et le montage ont été réalisés dans le cadre des activités de l'association Culture-Nature-Loisirs-Sports, en collaboration, par : Patrick Wurtz et Gérard Martini



Centre du village avec les maisons Backscheider, Roth, Laberheim, et le restaurant Reichel

I - LE 1^{er} SEPTEMBRE 1939

Le bruit courait depuis quelques jours : « La guerre était inévitable ». En effet, les hommes se regroupaient souvent autour de quelques rares postes T.S.F dans le village pour entendre les tonitruantes et menaçantes déclarations du Führer et les clameurs assourdissantes de la foule, du peuple allemand, ainsi nous le relate parmi d'autres, Florent âgé de 13 ans à l'époque, flanqué au pantalon de son père Nicolas (dit Wohnernigel) au milieu d'un groupe d'adultes à l'écoute d'un poste allemand.

Depuis le 20 août, les hommes étaient partis soit comme gardes mobiles, soit comme gardes frontaliers, soit rappelés sous les drapeaux.

L'invasion de la Pologne, le 1er septembre 1939 à 4 h 45 par les troupes allemandes conduisait inévitablement au conflit généralisé.

Mais certains ne voulaient pas y croire, confortés dans cette position par l'expérience de septembre 1938 où l'on vit revenir les hommes mobilisés à la suite des tristes et éphémères accords de Munich le 30 septembre autorisant les rattachements des Sudètes à l'Allemagne à partir du 1^{er} octobre 1938. La plupart des jeunes pères de famille avait été mobilisés quelques jours auparavant comme en 1938, et l'on pensait que le scénario de l'année précédente se reproduirait.

De ce fait, bon nombre d'hommes et de femmes vauaient à leurs occupations d'usage et d'époque. Ainsi Léonie, Marie, Anne et leurs parents arrachaient des pommes de terre en vue de livrer les 25 sacs au commerçant de passage à 14 h. Christine (dite Dina) sarclait des raves pendant que sa fille Rose préparait une bouillie de farine pour le déjeuner. Marcel, 10 ans, après avoir aidé sa maman au fanage de regain, était passé chez le coiffeur, puis s'était attardé devant le restaurant. La maman de la Marie faisait cuire le pain pour la semaine.

La maman d'Albertine était gravement malade. Aucune mesure spéciale n'étant prise par l'Etat, la famille, par précaution, avait évacué la maman auprès de sa fille à Rechicourt le Petit.

Après le déjeuner, Rose Jung et sa famille étaient partis couper de l'avoine ; Rose, 10 ans, posait les cordelettes nécessaires pour lier les gerbes. Cependant, et au cas où la menace deviendrait réalité, la paroisse s'était empressée d'inhumier la défunte de la veille : Lise Henner.

Toutes et tous sont unanimes pour affirmer que l'arrivée du side-car se situait aux environs de 14 h. Les deux gendarmes annoncèrent au maire et à la population présente l'évacuation immédiate : **le village devra être vide de ses habitants pour 16 h**, ce vendredi 1^{er} septembre 1939. Presque simultanément, les cloches se mirent à sonner le tocsin pour rassembler la population dispersée un peu partout sur le bon communal. Le garde-champêtre divulgua l'information.

Les modalités de l'évacuation étaient à peu près les suivantes :

- Utilisation de ses **propres moyens** de locomotion,
- Pas de prise en charge spéciale pour malades ou personnes âgées,
- Départ en direction de l'actuelle rue de la forêt (c'était, paraît-il, une préconisation du maire destinée à laisser la voie de la vallée libre à d'éventuelles troupes françaises),
- Limitation des bagages à ce que l'on serait capable de transporter par individu : le contenu d'un baluchon (coussin ou drap noué en croix),
- Tous les bovins ou chevaux non indispensables aux attelages seront convoyés de manière indépendante,
- Tous les animaux de moindre taille : porcs, moutons, lapins, et toute la basse-cour devront être libérés, rendus à la nature,
- Le départ se fera **en cortège** et **les instructions suivront** au fur et à mesure de l'avance.

Bien évidemment, certaines familles eurent quelques difficultés pour rassembler leurs membres dispersés.

Emilie se souvient avoir été appelée à Walschbronn où elle lavait du linge et s'être précipitée au lieu-dit « Katzeneck » pour informer sa mère qui travaillait dans leur champ de raves. Le père de Rose, chauffeur de bus, avait été réquisitionné ; aussi, le reste de la famille fut pris en charge par le grand-père Nicolas. Ce dernier se hâta chez le maréchal-ferrant avec les vaches prévues pour l'attelage. Par ailleurs, Rose précise que le maire avait éprouvé quelques difficultés pour trouver suffisamment de rabatteurs en vue d'escorter le bétail jusqu'à Lemberg ; René Bergdoll, Gaston Bergdoll, Maschino Wendel, Vogel Joseph et Jung Alphonse en furent. Camille, en l'absence du père, prit les rênes de la voiture familiale chargée de 9 personnes dont 2 de plus de 80 ans.

Frieda, dont l'époux travaillait dans les mines de fer partit avec ses 5 enfants dont une fille de 10 mois, ses beaux-parents et sa belle-sœur. Auguste vint les rejoindre à Vilsberg. Marie et ses deux sœurs, sur une voiture chargée de 11 personnes, supplèrent leur grand-père afin qu'il revienne au domicile prendre les poupées oubliées ; le papa Nicolas aussi avait été mobilisé. Marie Henrich déjà bien marquée par l'évènement de la première guerre mondiale, nous raconte que ses parents, dans la précipitation, avaient quitté la maison en laissant sur la table le reste des crêpes de pommes de terre du déjeuner.



L'attelage le plus répandu : celui d'Armand Martini et de son père avant la guerre

La maman de Robert et de Bernadette venait de faire cuire du pain ; elle posa les cinq ou six miches encore chaudes et bien enveloppées dans la charrette. Toutes les familles avaient déjà, plus ou moins, prévu un véhicule et son attelage. L'heure avait finalement sonné, et très rapidement on vit les premières voitures du cortège prendre la montée en direction de la forêt communale, les familles Grunfelder et Jung en tête. Lucien et les siens, ne disposant pas de moyen de locomotion étaient très inquiets et attendaient, avec leur paquetage, sur le seuil de leur maison. Balthasar Jung s'arrêta pour les faire monter dans sa voiture. Vers 16 h, le village était quasiment désert, hormis les animaux ne sachant trop que faire d'une liberté brutalement acquise. Les habitants de Waldhouse, au nombre de 536 au recensement de 1936, y compris plus de 50 enfants en âge scolaire, étaient sur les routes pour partir vers l'inconnu. Certains avaient emporté dans leurs bagages le masque à gaz distribué à chaque famille par la commune. Juliette et sa mère étaient très inquiètes ; en effet, Joseph, le père de famille, était parti en vélo à Volmunster pour percevoir sa pension d'invalidé de guerre. Il revint tardivement, après avoir parcouru près de 50 km, vers 17 h, bredouille, les deux perceptions de Volmunster et de Bitche avaient déjà les portes closes. Ils partirent par la vallée avec un cortège de retardataires de Walschbronn. Tous avaient soigneusement clos les portes des maisons avec l'intime conviction d'un retour très proche dans leurs demeures. Personne ne pouvait imaginer que tant d'années d'effort et de labeurs seraient complètement anéanties.

EVACUATION DE WALDHOUSE (2^{ème} volet)

Dans le bulletin du mois d'octobre, vous avez pu lire la 1^{ère} partie du récit de l'exode des habitants de Waldhouse. Cette édition vous relate la suite de leur périple.

II - PAR CHEMIN ET PAR ROUTES COMME DES ROMANICHELS DU SAMEDI 2 AU LUNDI 4 SEPTEMBRE

Certains s'arrêtèrent à la sortie de Bitche au Woffsgarten. D'autres, comme Léonie et sa famille, ballottés toute la nuit dans leurs charrettes aux roues de bois cerclées de fer, arrivèrent à Wingen le samedi matin.



Un cortège de réfugiés

En deux à trois jours, les évacués étaient devenus de véritables réfugiés laissés à leur propre sort : vivant d'expédients et de quelques réserves emportées, dormant pour la plupart dans leurs roulottes, espérant regagner rapidement les domiciles délaissés.

Ils avaient fermement cru les propos du curé de Roppeviller, croisé près de Wingen, qui, à l'aide de son pendule, annonçait un retour proche dans les foyers.

Très rarement, certaines personnes âgées ou quelques enfants avaient été pris en charge par les habitants ou acheminés par bus, ainsi Rose Conrad avec ses 10 ans avait dû accompagner ses deux aïeux âgés de plus de 80 ans pour retrouver sa maman et le reste de la famille à Vilsberg.



Un bus d'avant-guerre : celui de Willi Ziehl

Ce cheminement de trois jours les avaient conduits par chemins et par routes successivement à Lemberg, Goetzenbruck, Wingen, Zittersheim, La Petite-Pierre, Graufthal, Pfalzweyer, et Vilsberg.

III - LA HALTE A VILSBERG DU LUNDI 4 AU DIMANCHE 10 SEPTEMBRE

Les derniers habitants de Waldhouse étaient arrivés à Vilsberg le lundi soir 4 septembre. Ils séjournèrent de manière plus ou moins organisée chez l'habitant ou dans des locaux publics ; la scène de théâtre permit de loger une cinquantaine de personnes.

Au sein de chaque famille d'accueil, les femmes participèrent aux travaux domestiques et les hommes secondèrent les chefs de familles dans leurs travaux agricoles ou autres.

Pendant ces journées d'attente, quelques-uns, courageux et volontaires, se décidèrent à revenir au village en vélo pour récupérer l'un ou l'autre objet auquel on tenait particulièrement. Parmi eux, Juliette et son père.

Les attelages furent réquisitionnés et parqués, il fut également procédé

aux indemnités afférentes. Entre-temps, les indemnités pour les troupeaux avaient été effectuées à Lemberg.

A nouveau, en l'absence du père, Camille avait accompagné un groupe d'hommes revenus de Lemberg et on lui avait remis la somme de 8000 F. Il se souvient de cet épisode égayé par quelques arrêts aux cafés situés sur le chemin du retour vers les familles.

Ecartant à présent l'idée d'un proche retour à Waldhouse, dans l'attente angoissante de leur devenir et de leur destination, le séjour à Vilsberg dura une semaine et c'est le dimanche 10 septembre que l'on apprit la poursuite de la retraite par train au départ de Lutzelbourg le lendemain.

Les réfugiés furent saisis d'une nouvelle effervescence pour rassembler à nouveau tous les menus bagages, car on soupçonnait bien que le train les conduirait bien loin.

Le père d'Albertine, Jung Jacques, avait été réquisitionné, en compagnie de Esch Daniel et Sprunck Jean Nicolas, pour garder les attelages ; tous trois ne purent donc accompagner le reste de la population par le train du lendemain.

IV - LE VOYAGE EN TRAIN DU LUNDI 11 AU SAMEDI 16 SEPTEMBRE

Repris en charge par les attelages de fortune, toute la population de Waldhouse arriva en gare le lundi 11 septembre entre 8 et 10 heures. Après de longues heures d'attente, le train composé de wagons de tous genres entra dans la gare. Dans la bousculade qui suivit, les moins bien lotis durent se contenter de wagons à marchandises.

Personne ne savait où le train les mènerait. Dans la soirée, le train s'ébranla vers l'intérieur de la France, emportant l'ensemble de la population des communes de Waldhouse et de Walschbronn. Continuant à vivre d'expédients et d'achats occasionnels, les voyageurs souffrirent essentiellement du manque d'hygiène et des conditions de transport. Ils purent bénéficier de quelques rares distributions de soupe, de lait, et parfois de quelques fruits, par la Croix Rouge ; on prodigua quelques soins élémentaires aux enfants en bas âge.

Aux arrêts dont la durée était variable et non diffusée, les voyageurs profitaient pour satisfaire leurs besoins et effectuer quelques achats. Ainsi une nuit entière le train resta en gare de Wassy. Il semble que, malgré les difficultés, aucun voyageur ne soit resté sur le quai.

Le train passa successivement par Sarrebourg, Neufchâteau, Wassy, Troyes, Sens, Orléans, Poitiers, Angoulême et Cognac. La pérégrination du train se termina le samedi à midi en gare de Cognac, à environ 850 km de Waldhouse. Une fois de plus les familles étaient inquiètes, une fois de plus les mamans se préoccupaient du sort qui allait leur être réservé, une fois de plus les hommes arrachés à leurs occupations habituelles à Waldhouse ne savaient pas comment ils allaient contribuer aux besoins de la famille. Cependant, les adolescents et les enfants gardent plutôt un bon souvenir de ce long voyage inattendu ; ils sont également les seuls à ne pas trop se soucier des lendemains et parfois, leurs compétences linguistiques servent la cause des parents dans leurs relations avec les Charentais.

La France et la Grande-Bretagne s'engagent à respecter les populations civiles... L'ALLEMAGNE LES SOMBAIRE

DERNIÈRE ÉDITION

Paris-soir

LIBRÉ 4 17 rue de Louvre PARIS 1^{er} DÉPARTÉMENT DE LA SEINE 1939 30 cent.

LA GUERRE EST DÉCLARÉE

L'Angleterre depuis ce matin 11 heures La France depuis cet après-midi 3 heures sont entrées en état de guerre avec l'Allemagne

Elles n'avaient reçu aucune réponse du Führer à l'ultime démarche qu'en plein accord elles avaient effectuée séparément à Berlin

La France commande...

Le délai français a expiré à 17 heures

M. N. Chamberlain s'est adressé au peuple britannique :

Nous avons la conscience claire Nous avons fait tout ce qu'un pays peut faire pour maintenir la Paix.

Suite et fin au prochain numéro

EVACUATION DE WALDHOUSE (FIN)

Voici le 3^{ème} et dernier volet du récit de l'exode des habitants de Waldhouse à Cherves et à Mesnac.

V - EN CHARENTE DE SEPTEMBRE 1939 A SEPTEMBRE 1940

Différents bus emmenèrent les habitants de Waldhouse dans diverses communes avoisinantes : Cherves, Saint-André, Mesnac, Réparsac, Orlut, La Templerie, Le Bois-Menu.

Au petit bonheur la chance, les réfugiés furent répartis dans des familles charentaises, ou dans des locaux inoccupés ou encore dans des locaux publics. On évita dans la mesure du possible de séparer les membres d'une même famille.

Un accueil généralement très correct, cependant quelques rares familles charentaises manifestèrent des réticences, voire des propos méprisants.

Certains trouvèrent immédiatement des emplois ou des activités : ainsi Léonie, Anne et Marie se mirent au service d'une patronne très austère et économe malgré le riche patrimoine dont elle disposait à la Templerie et à Cognac.

Camille et les siens passèrent la première nuit à huit dans une seule pièce. Par la suite, une deuxième pièce dans une maison voisine leur fut attribuée, et ainsi ils disposèrent de deux pièces pour y vivre à dix à partir de janvier 1940.

Juliette et sa famille éprouvèrent de sérieuses difficultés à pouvoir occuper un logement vétuste pourtant inoccupé. En effet la propriétaire des locaux ne se résigna qu'à l'assignation d'un ordre de réquisition venu signifié par un représentant de la sous-préfecture de Cognac.

L'état de santé de la mère de Albertine s'étant aggravé, et après de « longues tractations », le 10 novembre la famille quitta Cognac pour arriver le 11 novembre en Lorraine à Richécourt le Petit. Elle y resta jusqu'à la fin de la guerre.

Le périple de l'exode se terminait ainsi en Charente pour la population de Waldhouse. Petit à petit, la vie s'organisa, presque tous les adultes et les jeunes trouvèrent des occupations, voire des emplois.

Les enfants de réfugiés retournèrent à l'école parfois dans des classes de fortune, parfois avec l'instituteur du village, parfois regroupés avec les petits Charentais. Madame Brunner d'abord à Vignolles, puis avec Monsieur Brunner enseignèrent à Saint-Médard. Quelques personnes dont Anne Conrad décédèrent et furent enterrées en Charente.

Les autorités attribuèrent aux familles les éléments indispensables à leur installation. Mais surtout, il fut accordé une indemnité journalière de 10 F par adulte et de 6 F par enfant. Ces sommes furent versées mensuellement jusqu'en septembre 1940, il semble cependant que certains purent en bénéficier plus longtemps. (10 F d'époque correspondaient à 100 F aujourd'hui.)

A la suite de l'armistice du 22 juin 1940, les prisonniers d'Alsace et de Moselle furent autorisés à rejoindre leurs familles en Charente.

Le père Augustin sous-officier de l'armée française, mobilisé et détaché à l'hôpital de Bitche, constitua l'ultime recours en cas de difficulté de toutes sortes : aides matérielles, financières et surtout administratives. De nombreux réfugiés firent appel à lui. Il a été arrêté le 28 novembre 1943, peut-être suite à une dénonciation. Au service de ses camarades détenus jusqu'à son épuisement, il est mort en déportation, au camp de Neungamme le 7 avril 1945. Une rue à Cognac porte son nom. Il a écrit :

« Ne faites rien pour me sauver, laissez-moi partir et souffrir avec le peuple français... Que je suis heureux et fier !!! J'ai beaucoup souffert... J'ai faim... Envoyez-moi vite un colis..., un peu de pain suffit, un peu de pain seulement pour le partager... Je vous quitte au revoir à Cognac ou au ciel. Salut à tous mes amis et bienfaiteurs et VIVE LA FRANCE !!! »

Lorsqu'en septembre 1940, les autorités proposèrent aux réfugiés de retourner dans leur pays, la décision constitua un véritable cas de conscience pour chaque famille car les motivations étaient multiples, diverses et contradictoires. Certains habitants de Waldhouse différèrent leur retour en attendant la libération.

Ceux qui optèrent pour le retour ignoraient ce qui les attendait. Jean Roth, le facteur, fut un des premiers à revenir à Waldhouse ; Jules et sa famille revinrent assez rapidement. De gros travaux de réfection étaient engagés lorsque le secteur comprenant dix-huit communes dont Waldhouse fut proclamé champ de manœuvre. Ainsi quelques-uns furent évacués une deuxième fois, et avec les autres habitants de Waldhouse, revenus de Charente, disséminés dans différentes communes de la région comprise entre Sarrebourg et Metz, pour gérer des fermes dont les Allemands avaient fait évacuer les propriétaires à partir du 15 septembre 1940.

L'Alsace et la Moselle furent de facto annexées le 30 novembre de la même année. Certains comme Jules et Florent, furent incorporés de force dans l'armée allemande et quelques-uns moururent sur le champ de bataille.

Waldhouse, le 1^{er} septembre 1999.

Epilogue : L'évacuation du 1^{er} septembre 1939 de Waldhouse a conduit à une diminution importante de la population et à une disparition (ou réduction) de certaines familles au sein de la commune.

Une restructuration absolument différente de l'architecture du village a vu le jour.



Maison Conrad Clarisse



Maison natale de Raymond Martini